

TRANSITION NUMÉRIQUE : LA SOLITUDE DU LIEN

[Christophe Janssen](#)

De Boeck Supérieur | « Cahiers de psychologie clinique »

2021/2 n° 57 | pages 239 à 263

ISSN 1370-074X

ISBN 9782807394391

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2021-2-page-239.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

D'UNE CULTURE À L'AUTRE

FROM ONE CULTURE TO ANOTHER

TRANSITION NUMÉRIQUE : LA SOLITUDE DU LIEN

Christophe JANSSEN*

RÉSUMÉ À partir d'œuvres de fiction, de la clinique et de l'usage quotidien des nouvelles technologies de la communication, l'auteur s'intéresse à la transition de notre monde vers davantage de virtuel. Il s'agit de réfléchir aux effets probables de cette transition sur les façons d'éprouver le lien à autrui. L'auteur développera sa pensée à partir principalement de deux concepts : les processus transitionnels et la capacité d'être seul (D.W. Winnicott).

MOTS-CLÉS virtuel, lien, transitionnel, capacité d'être seul, nouvelles technologies de la communication.

THE TRANSITION TO DIGITAL: CONNECTIVITY AND SOLITUDE

ABSTRACT Based on works of fiction, clinical experience, and daily use of new communication technologies, the author considers our recent transition to a more virtual world, reflecting on the likely effects on the way connecting with others is experienced. The author explores these ideas starting from the concepts of transitional processes and the capacity to be alone (D.W. Winnicott).

KEYWORDS virtual, connection, transitional processes, capacity to be alone, new communication technologies.

* Psychologue clinicien, Professeur de la Faculté de droit et de criminologie de l'UCLouvain, Codirecteur du Centre Chapelle-aux-Champs.

Introduction

Bien sûr, nous n'avons pas attendu la pandémie de COVID-19 pour amorcer une transition vers un monde où le numérique s'impose de plus en plus, où les relations se virtualisent annihilant les distances géographiques, multipliant les possibilités de contacts immédiats tout en favorisant au quotidien l'évitement de contacts interpersonnels directs. Il n'empêche que cette crise sanitaire et les mesures imposées auront sans aucun doute contribué à en accélérer le processus. Certains universitaires rêvaient d'une université sans étudiants au sein de laquelle les cours seraient donnés en mode distanciel ? C'est fait. Des chefs d'entreprises, mais aussi des employés, aspiraient à davantage de télétravail jugé moins coûteux pour les premiers et plus confortable par les seconds ? Nous y sommes. Même certains psychologues qui promouvaient les séances thérapeutiques par visio-conférence se retrouvent comblés. Mais cet effet amplificateur de la virtualisation du monde en a peut-être aussi laissé apparaître les limites, sinon les conséquences délétères.

Il convient, dès lors, de nous intéresser à ce dont il s'agit, à ce dans quoi, que nous le souhaitions ou non, nous nous trouvons pris inexorablement. Le présent article visera précisément à décrire le phénomène, à en mesurer quelques effets sur les personnes qui s'avéreront paradoxaux et à anticiper ce que pourrait être ce que d'aucuns nomment aujourd'hui « le monde d'après ».

Départ pour Solaria

J'évoquerai ici une planète lointaine. Il s'agit de la planète Solaria : une exoplanète plus grande que la Terre sur laquelle ne vivent pourtant que 20.000 individus. Ils habitent donc d'immenses domaines et sont aidés dans leurs tâches quotidiennes et l'entretien de ces domaines par une foule de robots positroniques. Cet univers dystopique provient de l'œuvre d'Isaac Asimov, auteur incontournable de la littérature de science-fiction. Plus précisément,

je me réfère à son ouvrage « Face aux feux du soleil » qui est le quatrième volume de son « Cycle des Robots ». Ce livre, je l'ai lu avec avidité quelques semaines avant que ne se déclare l'épisode pandémique de 2020. Il est, après-coup, étonnant de percevoir l'anticipation fortuite d'un tel à-propos. Ou plutôt, cet enchaînement souligne-t-il déjà en quoi la crise sanitaire n'est venue qu'accentuer ce qui, en fait, s'avérait déjà là.¹

Effectivement, ce roman écrit par Asimov et paru en 1957 pourrait bien être un roman d'anticipation, ou alors est-il possible de le lire comme une allégorie de notre société contemporaine, des modalités actuelles de liens interindividuels et de notre usage des nouvelles techniques de communication.

Dans le roman d'Asimov, les Solariens ont développé une véritable phobie des rapports directs, des rencontres en chair et en os. Ils jugent, d'ailleurs, ce genre de contact ou même de présence tout à fait inconvenant et répugnant. Or un crime a été commis sur cette planète, pour la première fois de l'histoire de Solaria. Et le détective Elijah Baley, un terrien, assisté par Daneel Olivaw, un robot d'apparence humaine venant de la planète Aurore, sont chargés de mener l'enquête. Comment quelqu'un a-t-il pu frapper mortellement la victime alors qu'il est impensable, sur Solaria, qu'un individu se soit exposé à la présence effective de celle-ci ? Les robots ne peuvent pas être soupçonnés puisque selon la première loi de la Robotique, « Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger. »². Alors donc, voici le détective Elijah Baley chargé de mener cette enquête sans quitter l'immense maison qu'on lui a construite pour l'occasion puisqu'il n'est pas question pour les Solariens de le rencontrer « pour de vrai ». Il lui faudra interroger les personnes, du moins dans un premier temps, par *stéréovision*. C'est un procédé technique assez proche de la visio-conférence si ce n'est que votre interlocuteur et son environnement immédiat apparaissent projetés devant vous où que vous soyez. En fin de compte, c'est assez équivalent à une discussion avec caméra intégrée sur Messenger®, par exemple. L'image n'est pas projetée

1 Mise à part l'introduction, le propos qui suit a été écrit pour une conférence donnée aux Cliniques St-Jean à Bruxelles quelques jours avant le début de la pandémie de COVID-19. Je ne pouvais alors soupçonner l'actualité de ce texte.

2 I. Asimov, *Le Cycle des robots (tome 4). Face aux feux du Soleil*, Paris, J'ai Lu, 1957, 2018, p. 41.

mais elle vous suit néanmoins partout si vous utilisez votre smartphone. Asimov avait anticipé de façon remarquable cette possibilité d'être connectés les uns aux autres, à tout moment, quand on le désire et où que nous soyons.

Aujourd'hui, ces possibilités d'hyper-connexion s'invitent dans la vie affective, conjugale et sexuelle des individus. Elles sont apparues comme prothèses bienvenues en cette période de confinement pour raisons sanitaires. Les familles, les grands-parents et leurs petits-enfants, mais aussi des collègues de travail se sont habitués à une vitesse édifiante à ces dispositifs permettant d'échanger à distance, de se « voir » sans co-présence effective.

Cela modifie-t-il les modalités de liens intersubjectifs dans nos sociétés contemporaines ? Si oui, que pouvons-nous en dire ? Sites de rencontres sur Internet, Tinder®, Messenger®, Zoom®, Teams®, relations avec des intelligences artificielles ; s'agit-il de liens véritables ? De liens virtuels ? Mais que seraient alors de tels liens ? Peut-être Isaac Asimov peut-il déjà nous en dire quelque chose.

Proximité et distance virtuelles

Elijah Baley se retrouve, pour son enquête sur Solaria, en stéréovision avec la veuve de la victime. C'est évidemment l'unique personne présumée coupable puisqu'elle seule, en certaines circonstances rares, pouvait se retrouver physiquement en présence du défunt. On ne peut véritablement parler de « relation de couple » sur cette planète. Ils sont « appariés » par décision des hautes instances et la dimension sexuelle est inexistante. Les enfants sont créés de façon technologiquement assistée et élevés jusqu'à un certain âge dans une sorte de « ferme d'élevage ». La veuve semble donc la plus « proche » du défunt mais reste, néanmoins, une criminelle peu probable.

L'image tridimensionnelle qui apparaît par stéréovision à Elijah Baley de façon très réaliste est celle d'une très jolie jeune femme en train de se sécher dans une cabine électrique après s'être douchée. Et, comme Baley le constate avec stupeur, Gladia, c'est son nom, sort de cette cabine

complètement nue. Quelques instants plus tard, voilà la Solarienne et le Terrien qui évoquent cet incident.

« Mais, en ce qui concerne ma tenue, continua-t-elle très sérieusement, comme c'était simplement par stéréovision... Après tout, cela ne vous choquait pas de me parler quand j'étais sous le séchoir, et là non plus je n'avais rien sur le corps.

– Oui, fit Baley, en souhaitant qu'elle laisse enfin tomber la question, mais vous entendre parler est une chose et vous voir en est une autre.

– Mais c'est la même chose car il ne s'agit pas de voir. Elle rougit légèrement et baissa les yeux : J'espère que vous ne pensez pas que je me livrerais à un acte tel, c'est-à-dire de sortir ainsi du séchoir, si quelqu'un s'était trouvé là pour me voir. Ici, ce n'était simplement que visionner.

– C'est du pareil au même, s'étonna Baley.

– Oh non ! Pas du tout. À l'instant même, vous me visionnez. Vous ne pouvez pas me toucher, n'est-ce pas ? ni sentir mon parfum, ni rien de tout cela. Vous le pourriez si vous me voyiez. Mais là, pour l'instant, je me trouve au moins à trois cents kilomètres de l'endroit où vous êtes. Ce ne peut être la même chose, donc.

Baley commençait à trouver la question passionnante :

– Mais je vous vois de mes deux yeux.

– Non, vous ne me voyez pas. Vous ne voyez qu'une image de moi : vous me visionnez, c'est tout. »

Cet extrait est absolument passionnant puisqu'il interroge avec grande précision et anticipation notre usage des techniques de communication dites « nouvelles ». Ce passage pose la question de la nature-même d'un lien que l'on qualifie souvent de « virtuel ». Si le mot « virtuel » signifie « potentiel, en puissance », cela revient à dire que ce lien n'en est pas tout à fait un, ou du moins pas encore. Lorsque vous interrogez des personnes inscrites sur des sites de rencontres ou, de façon plus contemporaine encore, sur des applications de type *Tinder*®, les premiers échanges par l'intermédiaire des écrans où la

rencontre « *in real life* », comme ils disent, ça n'est pas pareil. Gladia a raison ! Même si cette distinction a des limites dont il est impératif de tenir compte. C'est-à-dire que ce lien virtuel peut produire des effets bien réels. Une « cyber aventure extra-conjugale » peut entraîner la fin d'un couple. S'exposer nue sur Snapchat® peut avoir des conséquences désastreuses et s'en prendre à quelqu'un de façon systématique et harcelante sur Facebook® peut entraîner un passage à l'acte suicidaire de la victime. Et en même temps, du point de vue de tous ces individus, cet homme et sa maîtresse virtuelle, cette jeune femme qui expose « l'image de son corps » (pour reprendre l'idée de Gladia), ou ce *hater* qui déverse sa haine sur un autre planqué derrière son écran anonymisant ; tout cela n'était pas tout à fait « pour de vrai ».

En quoi cet usage de dispositifs virtualisant le lien a valeur de solution bricolée pour les individus dans nos sociétés post-modernes ou hypermodernes ? Notre seconde modernité, comme l'appelle le sociologue François de Singly³, nous confronte à des injonctions paradoxales ; il s'agit d'être seul responsable de son existence, en toute liberté, *et* d'entretenir des liens intersubjectifs moins forts que nombreux.⁴ Il faut être absolument autonome et libre mais, en même temps, participer à un maximum de réseaux sociaux, d'influences, être en couple, avoir beaucoup d'amis, etc. Pour faire face à ces injonctions paradoxales, les technologies installées sur nos smartphones sont très utiles parce qu'elles contiennent, dans leur conception même, une solution paradoxale. Nous pouvons aujourd'hui, en un même temps, être seuls chez nous face à un écran, à l'abri, par exemple, de nos relations familiales et conjugales *et* en lien avec une communauté presque infinie d'individus en tous genres⁵. Le sociologue Zygmunt Bauman⁶ évoque cette paradoxalité des liens virtuels en repérant les phénomènes de « proximité virtuelle » et de « distance virtuelle ».

La proximité virtuelle c'est, comme me le racontait un patient, se sentir en fusion totale avec une jeune femme qui vit de l'autre côté de la planète. Sans doute ne vont-ils jamais se rencontrer, sans doute leurs corps ne vont-ils

3 F. de Singly,
*Libres ensemble :
l'individualisme dans
la vie commune*, Paris,
Nathan, 2000.

4 J. Marquet, Ch.
Janssen. (dir.), *Lien
social et internet dans
l'espace privé*, Louvain-
la-Neuve, Academia-
L'Harmattan, 2012.

5 J. Marquet, Ch.
Janssen., *Op. Cit.*

6 Z. Bauman, *L'amour
liquide : De la fragilité
des liens entre les
hommes*, Trad. fr.,
Chambon, Ed. du
Rouergue, 2004.

jamais se toucher ; et en fin de compte, c'est bien ce qui permet de maintenir ce « lien » si particulier. Il n'est pas impossible qu'une rencontre dans la réalité conduise à l'évanescence du fantasme et, par-là, du désir. En tous les cas, pour ce patient, à chaque fois qu'il s'est agi d'entamer une relation réelle avec une femme, son désir s'éteignait à mesure que le temps l'éloignait du point d'origine passionnel de cette aventure. Parce qu'il s'agissait bien pour lui de maintenir le plus longtemps possible le caractère « aventureux » de la relation amoureuse. L'usage du virtuel, des sites de rencontres, de toutes les possibilités qu'offre le Web 2.0 lui permettait de maintenir cette dimension passionnelle de la relation dans la mesure où très peu de choses de la réalité venaient entamer les relances imaginaires de la passion. Quand l'autre est loin et que les contacts sont limités, choisis, hors de l'espace et du temps de la réalité quotidienne, l'imaginaire ne se laisse que peu entamer par la réalité de l'autre. Si l'autre dont je tombe amoureux est toujours, d'une certaine façon, une surface de projection fantasmatique, il est tout de même attendu que, petit à petit, projection imaginaire et réalité trouvent à s'équilibrer, à s'articuler d'une façon singulière produisant ainsi l'illusion du lien amoureux.⁷ Mais dans le cas de cette proximité virtuelle rendue possible par la technologie, l'imaginaire peut davantage prendre le pas sur toute prise en compte de la réalité. L'objet d'amour reste idéalisé, la relation à deux demeure rêvée et quand le risque de la désillusion affleure, il est toujours possible de se déconnecter et de reconstruire ensemble cette illusion ou, pour être plus précis et je m'en expliquerai plus loin, cette hallucination. Toujours est-il que cette même proximité virtuelle est à l'œuvre lorsqu'il s'agit, par exemple, de « se retrouver » pour une réunion de travail par l'intermédiaire d'une plateforme numérique. Et là encore, ce que rend possible ce dispositif technologique conduit à une prise en compte trop parcellaire de la réalité. L'absence de rencontre entre les corps rend difficile la mesure contactuelle de l'ambiance. Les malentendus sont fréquents. Des personnes peuvent plus facilement être occupées à autre chose, décider de répondre au téléphone en coupant leur micro comme si cette interruption

7 Ch. Janssen, *L'illusion au cœur du lien : de l'objet transitionnel à la construction du couple*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2013.

unilatérale de la communication n'avait ici aucune incidence sur l'autre. C'est pourtant bien dans ces micro-événements que se logent l'insuffisance de la prise en compte de la réalité « non-moi » à travers ces modes de communication. Pour s'en convaincre encore, il suffit de mesurer l'effet d'une connexion instable ; l'autre se fige, la parole se fragmente et, de façon brutale et potentiellement anxiogène, se révèle à nous le caractère virtuel de cet autre avec lequel nous conversons. Tragique désillusion.

S'il est commun pour un psychanalyste lacanien de dire que nous ne sommes jamais en contact qu'avec $i(a)$ (« l'image de l'autre »), il s'agirait ici de n'être en communication qu'avec $i(i(a))$ (« l'image de l'image de l'autre »). La virtualisation du rapport à l'autre nous tient à l'écart des modes habituels du rapport à autrui reposant fondamentalement sur un processus d'illusion.⁸ Ce court-circuitage partiel du principe de réalité inscrit ces modalités d'échanges intersubjectifs quelque part entre l'illusion et l'hallucination.

Quant à la distance virtuelle, nous en faisons l'expérience au quotidien lorsque nous prenons, par exemple, les transports en commun. Un individu peut se couper de son environnement immédiat, se mettre à distance de ceux qui l'entourent, en se mettant en contact avec quelqu'un de plus géographiquement distant au moyen de son portable. Les adolescents sont tout à fait experts de cette distance virtuelle et usent de leur ordinateur ou de leur smartphone de façon quasi-compulsive, en particulier lorsqu'ils sont dans le salon familial. Pour être précis, la « distance virtuelle » n'est pas née avec Internet. Le téléphone, même fixe, a introduit déjà cette possibilité de se tenir virtuellement à distance de ceux qui sont dans notre environnement immédiat en se connectant avec une personne plus éloignée du point de vue spatial. Mais, bien entendu, Internet et, peut-être plus encore, la possibilité d'être connecté partout en permanence à l'aide de son portable, smartphone, ou de sa tablette, ont amplifié ce phénomène, l'ont généralisé. Plus encore, le smartphone renforce ce sentiment de continuité du lien. Lorsqu'il fallait trouver un téléphone, attendre parfois qu'il se libère, éventuellement s'assurer que nous

8 Janssen C., 2013, *Op. cit.*

avons de la monnaie s'il s'agissait d'une cabine téléphonique ; la liaison n'était pas immédiate et cette temporalité était propice à l'expérience subjective de l'absence, de la séparation. Et quand finalement, nous parvenions à appeler quelqu'un, il nous fallait encore nous assurer de qui était au bout du fil et si la personne que nous souhaitions contacter était bien là. Aujourd'hui, nous sortons notre smartphone de la poche, nous appuyons sur l'écran et nous sommes en contact immédiat avec la personne à qui il ne s'agit plus de poser la question « qui est à l'appareil ? », mais « où es-tu ? », puisque ce ne sont plus les lieux qui sont mis en liaisons mais les personnes. Tout cela peut sembler anecdotique mais il n'en est rien. Cela modifie ou, plus exactement, témoigne d'une modification substantielle de nos rapports interindividuels au quotidien et de la diminution considérable de notre tolérance à l'absence. Si la personne ne répond pas assez vite, ça va barder ! Comme thérapeute de couple, c'est une histoire entendue mille fois. Autrefois, lorsque la personne ne répondait pas au téléphone, nous pouvions nous dire « ça ne répond pas, il n'y a personne ». Aujourd'hui, nous nous disons en pareille circonstance « il ou elle ne *me* répond pas ». Puisque l'autre est supposé savoir que c'est moi qui tente de le joindre (mon nom est indiqué sur l'écran), l'imaginaire d'un autre absent ne pouvant, dès lors, répondre se voit remplacer par l'imaginaire d'un autre qui ne veut pas ou qui ne prend pas la peine de me répondre. C'est-à-dire que s'estompe psychiquement la possibilité d'un lien discontinu entre moi et l'autre.⁹

Le virtuel comme échec du transitionnel

D'une certaine manière, nous nous retrouvons dans la situation du nouveau-né telle que décrite par Winnicott. Cette phase de l'existence où, du point de vue du bébé, lui et l'environnement, ou la « Mère-environnement », ne font qu'un. Le bébé fait l'expérience illusoire, parce que la mère « ordinairement dévouée » fait tout pour entretenir pareille illusion, d'une indifférenciation entre lui et le monde, entre ce qui est moi et ce qui est non-moi, entre lui

9 La question qui serait à développer concerne le devenir de cette insuffisante prise en compte de la réalité et de l'estompement de la capacité psychique à soutenir un lien discontinu entre soi et autrui dans un cadre clinique « virtualisé ».

et sa « Mère-environnement ». Mais à quoi sert cette phase du développement affectif primaire selon Winnicott ? À faire naître la réalité du monde pour l'enfant petit à petit, lui évitant de la sorte la brutalité du principe de réalité. Et ce monde va venir progressivement à l'enfant par les ratés inévitables autant que nécessaires de la mère (ou toute autre personne soutenant cette fonction auprès de l'enfant) dans ses tentatives de répondre très exactement aux besoins et attentes du bébé. Vient toujours un moment où la mère ne répondra pas tout de suite et de façon exacte à une attente du bébé. Se différencient alors doucement réalité interne et réalité externe, le moi et l'environnement, le moi et l'autre. L'enfant comprend qu'il n'est pas omnipotent et qu'il y aura irrémédiablement un écart entre lui et le monde. De cela, contrairement à ce que certains ont pu laisser entendre, Winnicott n'était pas dupe et sa correspondance ne laisse planer aucun doute. Il soutenait clairement l'idée selon laquelle il n'y a pas de contribution réelle de l'individu à son environnement et réciproquement.¹⁰ Mais sa trouvaille, c'est que de cet écart reconnu comme tel progressivement par l'enfant, s'ouvre un espace qu'il va pouvoir utiliser pour à la fois différencier et relier l'une à l'autre réalité intérieure et réalité extérieure. C'est l'aire intermédiaire d'expérience ou l'aire transitionnelle.¹¹ Il s'agit avant tout d'un processus pétri tout à la fois d'illusion et de désillusion, de subjectivité et d'objectivité, de créativité et de réalité. C'est précisément ce processus qui permet au sujet d'éprouver un lien continu entre lui et le monde. Mais ce lien continu, dans la théorie de Winnicott, inclus l'absence, la séparation, les ratages de ce lien. Il s'agit d'éprouver la présence dans l'absence et l'absence dans la présence. Un paradoxe est à supporter. Le doudou de l'enfant comme objet transitionnel, c'est-à-dire comme objet supportant et favorisant les processus transitionnels, représente autant la présence de la mère que son absence.¹² Pour Winnicott, une mère qui continuerait à s'ajuster sans faille aux besoins et attentes du bébé ne vaudrait pas mieux qu'une *hallucination*. L'illusion des phénomènes transitionnels, c'est tout autre chose : un entrelacement singulier d'imaginaire et de réalité.

10 D.W. Winnicott, *Lettres vives*, Trad. fr. M. Gribinski, Paris, Gallimard, 1989.

11 D.W. Winnicott, *Playing and Reality*, Oxon: Routledge Classics edition, 1971, 2005.

12 Ch. Janssen, 2013, *Op. Cit.*

Alors que vient mettre en évidence notre usage des dites « nouvelles technologies de l'information et de la communication » au regard de nos façons d'être en lien ? Là où le doudou de l'enfant lui assure une continuité d'existence et du lien au monde par-delà la séparation, il semble que le smartphone et les applications qu'il renferme, les réseaux sociaux ou autres messageries instantanées soient davantage utilisés pour assurer l'absolue continuité du lien déniaut la séparation. Jocelyn Lachance, sociologue, se pose la question de la valeur transitionnelle du smartphone.¹³ Elle nous raconte l'histoire de ce jeune qui, souhaitant partir pour un long voyage entend sa mère lui dire « Tu peux partir, puisque tu as un téléphone avec toi ».¹⁴ Elle eut pu tout aussi bien lui dire « Tu peux te séparer de moi puisque je viens avec toi » ; soulignant ainsi le réel paradoxe de sa déclaration. Je repense alors à une scène du dernier film de Cédric Klapisch : « Deux Moi ». Mélanie, parisienne de 30 ans, reçoit la visite de sa sœur qui vit loin de Paris. L'appartement de Mélanie surplombe les voies de chemins de fer. Alors, quand la sœur de Mélanie passe en train sous les fenêtres de cette dernière, comme à chaque fois, elle téléphone à Mélanie. Elles ne se disent rien de particulier : « Tu me vois ? Je suis là ! Là je passe devant... ». La mise en contact par le smartphone entretient l'illusion d'une non séparation. Ce n'est donc pas tout à fait de l'illusion des processus transitionnels qu'il s'agit mais plutôt de l'illusion primaire d'omnipotence dont Winnicott nous parle lorsqu'il évoque cette première phase d'indifférenciation entre le bébé et sa « Mère-environnement » et qui se rapproche davantage d'un vécu hallucinatoire. C'est bien pour cela que la non-réponse de l'autre qu'on essaie d'appeler sur son smartphone peut être source au mieux d'une certaine irritation et, au pire, d'angoisse. S'entend précisément l'illusion d'omnipotence : « Je désire être en contact avec l'autre, l'autre doit y répondre sans faille et sans délai ! ». De nombreux couples reçus en consultation témoignent de cette difficulté. « J'ai cru que j'allais devenir folle ! », me dit cette jeune femme parce que pendant deux heures son conjoint n'a pas répondu à son téléphone. « Je ne sais pas où tu te trouves, ni ce que tu fais...

13 J. Lachance,
« Le smartphone : un
objet transitionnel ou
interactionnel ? », In
L'école des parents,
2016/6 (Sup. au N°
621), p. 105-114.

14 *Idem*, p. 109.

Réponds à ton téléphone ! », dit un autre dont l'agressivité laisse plutôt paraître une anxiété certaine.

Et c'est bien cela que je vous propose d'envisager. Le virtuel et ces technologies qui rendent possible cette proximité virtuelle dont nous parle Bauman, nous font faire l'expérience d'un contact en deçà du transitionnel. Une modalité de contact qui ne se laisserait pas suffisamment pénétrer par la réalité, par le principe de réalité, et qui ne prendrait donc pas suffisamment en compte, jusqu'au déni, l'écart incompressible entre la réalité interne et l'environnement. Bien sûr, une fois encore, cela dépendra de l'usage des uns et des autres. Nous pouvons être plus ou moins dépendants de ces modalités de communications, des réseaux sociaux, de la présence même de ce smartphone dans notre poche, etc. Mais tout de même, il me paraît assez clair que l'usage le plus courant du smartphone témoigne plutôt de cette intolérance à la séparation, à la discontinuité du lien. Philippe Lekeuche¹⁵ associe cet en-deçà du transitionnel à l'objet du toxicomane. Le lecteur perçoit sans doute comment tout cela cliniquement se tient. Récemment, tout le quartier où j'habite a connu une panne de courant. Descendant dans la rue afin de m'assurer que la panne n'était pas limitée à mon domicile, je vois deux voisines adolescentes dans la voiture de leur mère, moteur en marche, affairées sur leurs smartphones qu'elles pouvaient heureusement charger de cette façon. Deux ou trois heures sans smartphone en état de fonctionnement leur étaient tout bonnement insupportable et pouvait déclencher une réelle crise de manque. Le smartphone et ses applications, comme le produit du toxicomane, se caractérisent par leur absence de forme, de limites. Les deux adolescentes de la voiture me le montrent parfaitement ; le smartphone en lui-même ne rassure pas du tout, ne comble rien du tout. L'objet rassurant, c'est le réseau, la connexion, les sites de réseaux sociaux. Et cet objet-là est sans bord, sans forme. Si l'on surfe sur le web, c'est bien qu'il doit être liquide. Liquide comme la plupart de nos liens intersubjectifs dans notre société hypermoderne, selon Bauman. Et cet objet liquide, il faut s'en injecter à intervalle régulier, suffisamment que pour ne pas ressentir le manque ; un manque

15 Ph. Lekeuche, in J.-L. Brackelaire, A.-Ch. Frankard, Ch. Janssen, S. Tortolano, *Objet transitionnel et objet-lien*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012.

fondamental qui génère une angoisse primitive. C'est le sentiment de continuité de soi et du monde qui se trouve sans cesse mis en péril.

La clinique contemporaine du couple nous indique sans cesse à quel point, aujourd'hui, rien n'est jamais assuré. L'autre peut partir à tout moment, se détourner, aller voir ailleurs, ne plus penser à nous, penser à quelqu'un d'autre. Face à cette constante et insécurisante incertitude, le rappel continu, à petites doses, du lien d'amour s'avère souvent nécessaire et constitue, en même temps, le symptôme d'une certaine fragilité du lien affectif.

Nous serions donc, ici, en présence d'un en-deçà du transitionnel. Ce qui se fragilise, aujourd'hui, psychiquement, c'est la possibilité de supporter la discontinuité du lien entre moi et l'autre d'une part, et de se jouer de cette discontinuité par l'usage du processus d'illusion et des phénomènes transitionnels d'autre part. Comme réponse, l'usage du virtuel, du smartphone et autres trouvailles technologiques favorisant l'instantanéité des contacts tendent plutôt à nous faire faire l'expérience d'une continuité hallucinée des liens estompant la différenciation entre le moi et l'environnement pourtant nécessaire à toute possibilité de liaison. Mais l'expérience hallucinée de cette indifférenciation et de ce lien continu qui ne relèverait plus, ou pas suffisamment, d'un jeu entre présence et absence, entre imaginaire et réalité, conduit aussi, paradoxalement, à un autre type de difficultés. Aux injonctions paradoxales de notre monde moderne ne peut surgir qu'une réponse qui renferme en elle-même les éléments du paradoxe.

L'incapacité à être seul en présence de l'autre

Isaac Asimov nous avertit ; recourir autant à la virtualisation des rapports interindividuels peut mener à une véritable phobie du contact direct. Elijah Baley décide finalement de rencontrer quelques Solariens impliqués dans l'affaire en face-à-face. Ceux-ci se montrent évidemment très réticents mais certains acceptent sous la pression de leurs autorités. Il rencontre notamment le Dr. Quemot,

le meilleur sociologue puisque l'unique de cette planète. Baley essaie de comprendre cette phobie du contact et interroge le sociologue qui se tient à bonne distance du détective.

« – Mais qu'est-ce que vous ressentez, à proprement parler ? insista Baley. Éprouvez-vous une véritable panique ?

– Non, pas une véritable panique. Mais je vais être franc, monsieur Baley. Je m'imagine vous sentir.

– Me sentir ? répéta-t-il.

– C'est évidemment un tour que me joue l'imagination, reprit Quemot. Je suis incapable de dire si vous avez réellement une odeur, ou si elle est forte ; et même, d'ailleurs, si c'était le cas, mes filtres olfactifs m'empêcheraient de l'apprécier. Néanmoins, l'imagination... (et il haussa les épaules).

– Oui, je comprends.

– Non, je ne crois pas. C'est pire que cela. Pardonnez-moi, monsieur Baley, mais quand je me trouve effectivement en présence d'un être humain, j'éprouve fortement l'impression que quelque chose de visqueux va me toucher. Et, bien sûr, je fais tous les efforts pour m'en écarter. C'est vraiment très désagréable. »

Dans une moindre mesure, un certain nombre de patients témoignent d'une difficulté particulière. Ils n'ont pas tellement de problème à entrer en contact direct avec des personnes s'ils le souhaitent. Par contre, ils sont réellement mal à l'aise lorsqu'ils se retrouvent à proximité physique d'individus avec qui ils n'ont pas nécessairement envie de communiquer. Je repense à une patiente en particulier pour qui la salle d'attente était un enfer et elle a d'ailleurs fini par m'attendre systématiquement dans le hall d'entrée de l'institution plutôt que dans cet espace où tout le monde est physiquement proche, tout le monde est vu ou susceptible de voir, n'importe qui peut se mettre à vous parler ou, pire encore, vous pourriez vous sentir obligé de parler avec n'importe qui. Cette jeune patiente connaît ce même genre d'anxiété dans les transports en commun. Alors elle s'isole

concrètement. Comment ? En se mettant un casque sur les oreilles et en regardant son smartphone, souvent son fil d'actualité sur Facebook®. Pour éviter le contact direct impromptu, elle explore ses liens virtuels. C'est ici que nous entendons avec précision l'usage de ce que Baumann appelle la distance virtuelle et pourquoi cette notion est aussi importante que celle de proximité virtuelle. Il ne s'agit pas seulement, au moyen de son smartphone, de se mettre en lien direct et continu avec des personnes éloignées, il s'agit aussi, tout autant et synchroniquement, de se mettre virtuellement à distance d'autrui.

Par ailleurs, si les couples qui consultent témoignent d'une profonde insécurité quant à la perdurance de leur lien, ils nous rapportent également une autre difficulté concomitante et pourtant, semble-t-il, contradictoire au regard de la première. « J'ai juste besoin de ma petite pièce à moi », me raconte une patiente que je reçois avec son conjoint. Elle l'aime assurément mais a besoin, dans la maison commune, de pouvoir s'échapper par moment de ce rapport à l'autre dont la continuité devient menaçante, voire persécutrice. Monsieur commence à angoisser parce que Madame sera bientôt pensionnée comme lui. En réalité, ils sont inquiets tous les deux à l'idée de se retrouver à deux en permanence ou, du moins, comme s'ils devaient en permanence être à deux. Madame B. n'en peut plus de la présence de son conjoint. « Dès qu'il rentre dans la maison, je commence à étouffer ; je ne suis plus chez moi. Il se met à me parler et en plus il parle fort ! ». Et se tournant vers lui : « Tu n'avais pas dit que tu voyagerais plus souvent ? Pars, pars ! ». Ce qui semble si compliqué pour tous ces couples concerne, cette fois, ce qui est expérimenté comme une injonction à être en lien continu, l'impossibilité de s'abstraire du lien à l'autre lorsqu'il est présent. La particularité de ce qui se rencontre dans la clinique du couple, c'est que ces deux difficultés en apparence contradictoires trouvent à se dialectiser d'une façon paradoxale dans l'expérience quotidienne du lien amoureux.

L'expérience d'un lien immédiat et continu recherché par les personnes supportant mal la discontinuité du lien conduit ces mêmes personnes à vivre toute expérience de

proximité avec autrui comme une injonction à s'y lier. Il s'agit d'une impossibilité à ne pas entrer en relation. Comme si la relation, du fait de la présence proximale de l'autre et de la continuité hallucinée du lien, était inévitable. L'autre va me parler et, pire encore, je vais devoir lui répondre. Ou, à un degré moins sévère ; si l'autre se met à me parler, je ne pourrai pas interrompre cette relation. Nous ne sommes pas si éloignés de la phobie des contacts directs que l'on retrouve dans le livre d'Asimov. Evidemment, les mesures sanitaires imposées pour cause de pandémie rendent cette phobie du contact imaginée par Asimov d'une actualité particulière. L'angoisse de la proximité avec autrui s'avère parfois réellement présente autant que la peur d'être contaminé par l'air commun que nous respirons, tel qu'Asimov le décrit dans l'extrait qui suivra.

Autant ce qui se met en jeu dans la recherche effrénée de contacts immédiats et de liens continus relève, selon moi, de la difficulté à faire usage des processus transitionnels, autant, ici, ce qui semble en panne, c'est la capacité à ne pas entrer en relation malgré la présence effective d'autrui. Et de cela, Winnicott nous en parle également ; c'est ce qu'il appelle « la capacité d'être seul... en présence de l'autre », précise-t-il.¹⁶

Baley poursuit sa conversation avec le Dr. Quemot mais, cette fois, en stéréovision. En effet, ce dernier n'a pas supporter plus longtemps d'être dans la même pièce que le détective. Ils sont donc dans la même maison mais communiquent au moyen de la stéréovision. Ce qui a été le coup de grâce pour le sociologue, c'est quand Baley l'a interrogé directement sur la possibilité de voir les gens face à face...

« – Vous avez parlé d'aborder les gens face à... Je préférerais ne pas avoir à le répéter. Je pense que vous voyez de quoi je veux parler. Cette phrase a fait surgir en moi la vision de nous deux, respirant... respirant l'air rejeté par l'autre. Vous ne trouvez pas cela répugnant ?

– Je ne me souviens pas l'avoir jamais considéré comme tel.

16 D.W. Winnicott, « La capacité d'être seul », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, p. 325-333.

– Cela me semble une habitude si sale. Et au moment même où vous énonciez cette phrase et que cette vision me venait à l'esprit, j'ai pris conscience du fait qu'après tout nous étions dans la même pièce. Certes, je ne vous faisais pas face [il s'était installé dans un fauteuil tournant le dos à Baley], mais néanmoins des bouffées d'air, qui avaient passé par vos poumons, devaient arriver jusqu'à moi, qui les respirais. [...] Vous ne pouvez pas vous figurer le soulagement que j'éprouve en vous parlant par stéréovision. »

« La capacité d'être seul », c'est le titre d'un exposé que Winnicott propose à la Société britannique de Psychanalyse le 24 juillet 1957. En toute première ligne de ce texte, nous pouvons lire : « Mon intention est d'étudier la capacité de l'individu d'être seul, présumant que cette attitude constitue l'un des signes les plus importants de la maturité du développement affectif »¹⁷. Winnicott repère cliniquement des moments de silence, voire des séances silencieuses, mais qui pour lui ne sont pas la manifestation de résistance. Bien au contraire, « ce silence constitue en fait pour le patient un aboutissement », écrit-il. Il poursuit : « c'est peut-être là qu'il est capable, pour la première, fois d'être seul. »¹⁸ Il ne s'agit pas de la situation où l'individu est effectivement seul, ce n'est pas à propos de la solitude que Winnicott écrit. Il se réfère à une phase précoce du développement affectif où « il s'agit de l'expérience d'être seul, en tant que nourrisson et petit enfant, en présence de la mère ».¹⁹ Il s'agit donc, comme l'auteur en a l'habitude, d'un concept paradoxal : être seul en présence de quelqu'un d'autre. Il invente la notion de « relation au moi (ego relatedness) » qu'il distingue de « id relationship » (qu'il associe davantage à la vie pulsionnelle intrapsychique et au narcissisme). Il définit la relation au moi de la façon suivante : « La relation au moi décrit cette relation entre deux personnes dont l'une, en tout cas, est seule ; peut-être les deux sont-elles seules, pourtant la présence de chacune importe à l'autre ».²⁰ C'est quelque chose que l'on peut repérer dans la vie de couple et Winnicott lui-même fait référence à ce moment qui survient juste après

17 D.W. Winnicott, « La capacité d'être seul », *Op. cit.*, p. 325.

18 *Ibidem*.

19 *Idem*, p. 327.

20 *Ibidem*.

un rapport sexuel où chacun peut être seul avec l'autre. Je dirais même, comme thérapeute de couple, que la qualité de cette solitude à deux est un indicateur précieux pour apprécier la qualité du lien amoureux. Je n'évoque pas ces couples qui ne se disent rien alors qu'ils sont au restaurant en tête-à-tête ; ceux-là se créent un moment de partage potentiel et font l'expérience, souvent pénible, qu'ils n'ont plus rien à échanger. Mais ces couples qui peuvent être dans la même pièce, chacun vaquant à une occupation solitaire, ou tout simplement rêvassant aux côtés de l'autre ; ceux-là témoignent d'un lien suffisamment sécurisant, intériorisé comme bon objet, que pour pouvoir être dans une position saine de repli. L'idée de Winnicott est la suivante : cette capacité d'être seul en présence d'un autre, initialement la mère, permettra l'intériorisation de cette « Mère-support », ouvrant alors à la possibilité d'être seul de façon effective. Une fois encore, je pense que le lien amoureux peut rejouer, renforcer cette capacité. Nous pourrions peut-être envisager l'importance de l'intériorisation de ce que serait « l'Amoureux-support » et qui faciliterait l'expérience de la solitude. Chacun supportera d'autant plus facilement l'absence de l'autre dont il est amoureux qu'il aura intériorisé un lien sûr et consistant. Mais plus encore, la consistance de ce lien affectif particulier se renforcera de la capacité à être seul en présence du partenaire. Et nous l'avons vu, la clinique nous montre que cela n'est pas simple. Même si l'un des deux partenaires parvient à rester silencieusement dans ses pensées en présence de l'autre, ce dernier risque fort d'accuser le premier d'être « absent ». Cette accusation maintes fois entendues en consultation de couple indique précisément le problème : l'« être seul » de l'autre est d'emblée envisagé du côté de l'absence. La présence d'un autre qui ne serait pas activement en lien semble inenvisageable. Voilà donc ce dont souffrent tant d'individus et de couples aujourd'hui : d'une dichotomie absolue entre « présence-lien » et « absence-rupture ». Tout le travail à mener consiste alors à (re-)trouver le chemin de la transitionnalité et de son corollaire, la capacité d'être seul en présence de l'autre : « continuité du lien dans l'absence » et « solitude en présence ».

Une fois encore, les individus « bricolent » des solutions plus ou moins symptomatiques en puisant dans les ressources technologiques de l'environnement. Nous pouvons envisager, par exemple, un certain usage du smartphone comme une solution de repli à défaut de pouvoir sereinement être seul en présence d'autrui. Autrement dit, le smartphone – ou plus précisément les réseaux auxquels il donne accès – constitue, une fois encore, une solution symptomatique et donc imparfaite. Il se présenterait comme une extension de l'intériorité psychique de la personne qui pourrait, dès lors, se replier « en elle-même » dans son smartphone, dans ces réseaux qui se présentent non pas comme objet transitionnel mais comme objet informe, sans bord, « liquide » pour reprendre l'idée de Bauman²¹. Cet « objet » devient alors une sorte de « dedans-dehors », de projection du moi lui-même. Mais naviguer sur son fil d'actualités Facebook® ou échanger quelques mots par What's App® pour « être seul » en présence d'autrui (dans les transports en commun, en famille, en couple...) n'est pas tout à fait équivalent à la possibilité de s'abstraire de la relation à l'autre qui est là en rêvassant, pensant à ce que nous avons à faire durant la journée, se remémorant une conversation de la veille, etc. Le smartphone semble prendre, en quelque sorte, la place de cette « Mère-support » qui, mal assurée, doit être concrétisée par cette fenêtre sur le réseau, ce support social portatif. Nombreux sont les couples qui, côte-à-côte, se laissent absorber par leur écran : chacun le sien ! Expérience d'être seul en présence de l'autre rendue plus ou moins opérante par l'usage d'un dispositif prothétique. Voilà comment une même technologie peut à la fois entretenir l'hallucination de la continuité du lien avec le partenaire et rendre possible l'extraction temporaire et virtuelle de ce lien permanent.

Sur les causes de tout ceci, je ne peux, à ce stade, que formuler quelques hypothèses. L'intolérance à la discontinuité du lien entraînerait paradoxalement cette incapacité à être seul en présence de l'autre. C'est-à-dire qu'une certaine régression à cette phase où la fusion « Moi-environnement » est hallucinée (ce qui est rendu possible par les efforts de l'environnement au début de la vie, puis

21 Z. Bauman, *Op. cit.*

peut-être par l'usage des technologies nouvelles) ne peut que rendre la présence effective de l'autre envahissante, voire persécutive. Ce collage permanent à l'autre, cette dilution de son être dans un réseau de liens continus ne permettrait plus de différencier suffisamment moi et autrui, de s'engager dans du lien à l'autre qui soit suffisamment médiatisé par les processus transitionnels que pour ne pas s'y perdre, de se réfugier en soi-même négativement, mais par les seuls processus internes, la présence de l'autre.

Ici, s'entend le paradoxe de l'usage du virtuel dans les relations d'amour et de désir. Il rend possible le sentiment de continuité du lien à l'autre mais à un autre qui se virtualise. Il s'agit presque d'*être en lien sans l'autre*. C'est cela que je qualifierais de « solitude du lien ». Mais en même temps, cette nécessaire solitude « dans » le lien qui garantit la différenciation « moi-autre », la possibilité de se réfugier à l'intérieur de soi ; tout cela semble rendu à la fois plus difficile par l'usage du virtuel (parce qu'il entretient l'illusion de la permanence des liens), et en même temps plus facile, dans une certaine mesure, puisqu'il permet de négativer la présence de l'autre (en s'évadant dans les réseaux numériques). C'est en cela qu'il a pour moi valeur de symptôme ; il est à la fois le problème et la solution.

Conclusion : Vers un monde de robots...

Il y a quelques années, j'ai rencontré Serge Tisseron que nous avons invité dans le cadre d'un colloque organisé à l'université sur le thème du Web 2.0, du virtuel et de ce que tout cela modifie ou non dans les rapports interindividuels²². Et le soir, au moment du dîner, Serge Tisseron nous dit quelque chose qu'il a écrit à plusieurs reprises depuis mais qui, à l'époque, m'a beaucoup surpris. « Dans le fond, nous a-t-il dit, tous ces usages d'Internet, du virtuel, du web 2.0 ne sont jamais qu'une étape vers la prochaine grande révolution que sera notre rencontre avec les robots. » Je ne vous cache pas qu'à l'époque, je l'écouais un peu amusé me disant qu'il exagérerait sans doute. Le

22 J. Marquet, Ch. Janssen, *Op. cit.*

monde qu'il nous décrivait alors, fort de sa visite récente dans des laboratoires de robotique au Japon, ressemblait, je m'en rends compte après-coup, à la réalité quotidienne des habitants de *Solaria* dans le roman d'Asimov. Nous serions, au quotidien, en rapport avec des robots chargés d'effectuer des tâches de plus en plus nombreuses, ayant des fonctions de plus en plus complexes, des robots capables de prendre des décisions, de nous conseiller, mais aussi de nous soigner, de nous accompagner, de nous tenir compagnie, de témoigner d'une certaine empathie à notre égard, ou en tous cas de nous en donner l'illusion. Ces fameux laboratoires de robotiques travaillent activement à développer des robots capables de reconnaître les manifestations émotionnelles des personnes et d'y répondre adéquatement. Dans quelle mesure le développement de ces robots, dont le smartphone et le web 2.0 ne représenteraient pour Tisseron qu'une phase préparatoire à ce développement, conduirait-il à nous rendre phobiques des liens « réels » comme dans le récit d'Asimov ? Dans quelle mesure des interactions quotidiennes avec des robots vont-elles contribuer à fragiliser encore les possibilités pour les individus de faire un usage apaisé des processus transitionnels, c'est-à-dire aussi d'être capable d'être seul, en soi-même, en présence d'autrui sans la nécessité d'un dispositif technologique particulier ?

En tous cas, anticipativement, Asimov donne raison à Tisseron. D'ailleurs, le Dr. Quemot, ce sociologue solarien, a une opinion très claire à ce propos : « La Terre est plus lente mais elle suit le même chemin que *Solaria* ! ».

« La robotique ne cesse de produire des artefacts difficilement catégorisables, doués d'« agentivité », comme disent les anthropologues, et qui sont plus que des objets, ni purement des accessoires, ni complètement des personnes. »²³ Ni tout à fait inertes, ni vraiment vivants ; nous pourrions dire la même chose des objets transitionnels, des doudous des enfants en particulier. Et pourtant, les choses sont ici encore différentes. Le doudou ne prend vie que par l'investissement imaginaire de l'objet par l'enfant, puis son entourage.²⁴ Le robot s'impose hallucinatoirement et activement comme « animé ». L'« âme »

23 E. Grimaud, « Les robots oscillent entre vivant et inerte », *Multitudes*, 2015/1, 58, p. 45-58, p. 50.

24 J.-L. Brackelaire, A.-Ch. Frankard, Ch. Janssen, S. Tortolano (dir.), *Objet transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2011.

du robot, ou de n'importe quelle intelligence artificielle, est suggérée. Cela me fait penser à la réponse envoyée par Winnicott à Marjorie Stone. Celle-ci avait averti le psychanalyste qu'elle fabriquait des poupées présentant réalistement des organes génitaux selon ses « recommandations ». Winnicott lui écrit : « A mon sens, une poupée c'est bien plus qu'un bébé non vivant. De fait, il n'est même pas nécessaire qu'elle ait l'air d'un bébé. *La logique de vos poupées mènerait à faire des ours en peluche qui mordent pour de bon si on les taquine.* »²⁵ Voilà l'avertissement de Winnicott ! Des objets qui ressembleraient trop à la réalité, voire qui se comporteraient comme des êtres animés, ne pourraient servir de supports adéquats au déploiement des processus transitionnels. Or ces mêmes processus articulant *jeu et réalité*, illusion et désillusion, présence et absence sont à la base de toute expérience de lien entre l'individu et des *objets-autres-sujets* de son environnement. Quand, au Japon, ont été créées les *love dolls*, sorte de poupées grandeur nature figurant de façon réaliste plusieurs objets fantasmatiques, sans doute était-il prévu qu'elles furent envisagées comme de simples nouveaux *sex toys*. Et pourtant, ces *love dolls* ont été rapidement investies comme des objets aux qualités davantage magiques qu'utilitaires.²⁶ Certains en tombent amoureux, organisent de véritables rituels, se marient avec ces poupées qui, pourtant, n'en sont qu'au stade de la figuration réaliste dont l'évolution robotique n'est encore qu'en cours d'élaboration. Mais c'est bien vers cela que nous allons ; vers de possibles liens affectifs sans autrui « résolvant » ainsi les difficultés contemporaines en matière de liens intersubjectifs. Indifférenciation moi-autre, permanence du lien avec un autrui artificiel que l'on peut néanmoins ranger dans sa boîte ou éteindre à sa guise... Même s'il est probable que la présence de cette poupée robotique devienne aussi persécutante et qu'il soit trop anxiogène et culpabilisant de s'en séparer.

Ne négligeons pas ce à quoi l'usage commun du numérique aujourd'hui nous habitue *l'air de rien*. Les réunions à distance qui se sont multipliées en cette période de confinement nous ont fait constater des comportements

25 D.W. Winnicott, *Lettres vives*, Paris, Gallimard, Trad. Fr., 1989, p. 45, souligné par moi.

26 E. Grimaud, *Op. cit.*

de coupure abrupte et volontaire du contact qui eurent été inconcevables « in real life ». Lorsque des cours sont donnés en mode distanciel à l'université, il devient impossible pour l'enseignant de savoir qui est « présent » ou non, quels étudiants sont « vraiment » là ou non. La façon la plus aisée de se débrouiller avec cette incertitude est sans doute de ne tout simplement pas s'en préoccuper. D'ailleurs, certains enseignants préfèrent enregistrer leurs cours à l'avance pour les diffuser ensuite à des étudiants qui choisiront de l'écouter au moment qui leur semblera le meilleur ou le plus confortable. Drôle de distorsion de la temporalité de la communication puisque, bien que différée, c'est l'immédiateté qui règne en maître : un rapport non médiatisé spatialement, non assujéti au principe de réalité introduisant une possible frustration, non médiatisé par l'autre. L'enseignant peut se passer des questions des étudiants et ces derniers ont la possibilité de passer ce qui ne les intéresse pas ou de rembobiner l'enregistrement sans avoir à en passer par une quelconque demande d'explication adressée au professeur. Des proches m'ont raconté qu'ils faisaient la cuisine pendant une réunion de travail ; l'autre se confond avec la machine qui diffuse le son et l'image, l'autre se « robotise » en quelque sorte. Il n'est plus nécessaire de le respecter ni de lui témoigner un quelconque intérêt.

Alors, imaginez un monde où, allant faire vos courses au supermarché, vous ne seriez plus en contact avec une personne qui tient la caisse mais un robot. Songez à un monde où chacun aurait une intelligence artificielle dans la poche à qui, à tout moment, il pourrait demander n'importe quoi, poser n'importe quelle question. Dans ce monde, plus besoin de demander son chemin à une personne réelle ; un « robot » vous indique précisément par où vous devez aller. Il vous évitera même de passer par les endroits où une foule de véhicules conduits par des personnes réelles (quelle horreur !) s'est amassée. Il s'agirait d'un monde où un chirurgien pourrait opérer à distance en pilotant un robot, où un militaire pourrait piloter un autre robot à des milliers de kilomètres et, de cette distance, tuer une personne désignée comme ennemie (ce

qui dans le monde d'Asimov ne serait pas possible). Dans ce monde, encore, des robots remplaceraient petit à petit les hommes dans les usines, mais aussi les soignants, plus tard, dans les maisons de repos. Nos patients nous consulteraient par stéréovision. Grâce à la réalité virtuelle, une maman retrouverait sa fillette décédée quatre ans plus tôt²⁷. Un CHU d'une grande ville française proposerait des consultations à des patients déprimés avec une psychologue virtuelle²⁸... Le Dr. Quemot a peut-être raison ; *Solaria* pourrait être l'avenir de la Terre. Doit-on s'en inquiéter ? Craindre la fin de l'Humanité ? Je ne pense pas. Mais apprenons dès maintenant, en observant l'usage de ces technologies de l'information et de la communication mais aussi des intelligences artificielles, en quoi les inévitables, et parfois souhaitables, transformations sociétales modifient sensiblement les rapports intersubjectifs. Ces modifications sont susceptibles de provoquer de nouveaux désarrois, et c'est bien là, il me semble, le cœur de nos métiers.

27 Site web www.lalibre.be, consulté le 11 février 2020.

28 Expérience menée au CHU de Bordeaux. Une psychiatre virtuelle prénommée « Jeanne » mène des entretiens avec des patients présentant diverses difficultés (anxiété, déprime, addictions). Site web www.leparisien.fr, consulté le 27 mars 2020.

Bibliographie

- ASIMOV I., *Le Cycle des robots (tome 4). Face aux feux du Soleil*, Paris, J'ai Lu, 1957, 2018.
- BAUMAN Z., *L'amour liquide : De la fragilité des liens entre les hommes*, Trad. fr., Chambon, Ed. du Rouergue, 2004.
- BRACKELAIRE J.-L., FRANKARD A.-C., JANSSEN C., TORTOLANO S. (dir.), *Objet transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2011.
- DE SINGLY F., *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan, 2000.
- GRIMAUD E., « Les robots oscillent entre vivant et inerte », *Multitudes*, 2015/1, 58, p. 45-58.
- JANSSEN C., *L'illusion au cœur du lien : de l'objet transitionnel à la construction du couple*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2013.
- LACHANCE J., « Le smartphone : un objet transitionnel ou interactionnel ? », In *L'école des parents*, 2016/6 (Sup. au N° 621), p. 105-114.
- PH. LEKEUCHE, In J.-L. BRACKELAIRE, A.-Ch. FRANKARD, Ch. JANSSEN, S. TORTOLANO, *Objet transitionnel et objet-lien*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012.
- MARQUET J., JANSSEN Ch. (dir.), *Lien social et internet dans l'espace privé*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012.

WINNICOTT D.W., « La capacité d'être seul », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, p. 325-333.

WINNICOTT D.W., *Playing and Reality*, Oxon: Routledge Classics edition, 1971, 2005.

WINNICOTT D.W., *Lettres vives*, Trad. fr. M. Gribinski, Paris, Gallimard, 1989.